

Coup de coeur pour Sehaba

“Nous sommes ceux qui ont toujours mangé à leur faim/mais jamais assez vu à notre faim de voir.” (*Hommage à l’errant*, 40-41)

L’oeuvre poétique de Mohamed Sehaba, bloc d’une même coulée, se révélera dès l’abord comme la plus originale aujourd’hui au Maghreb tant par sa dimension réellement épique que par le puissant souffle lyrique qui la traverse de bout en bout. C’est à travers quelques citations de vers de cette oeuvre encore en pleine effervescence mais déjà étonnamment mûre, que j’aimerais vous faire partager mon coup de coeur pour ce grand poète, malheureusement encore peu connu en dehors de l’Algérie, et ce bien qu’il ait déjà à son actif, sans compter le volume que nous vous proposons ici, six recueils de poésie¹ et un roman².

J’ai découvert la poésie de Mohamed Sehaba il y a plus d’une quinzaine d’années, par hasard certes, mais un hasard on ne peut plus objectif, à l’époque où je terminais moi-même une recherche sur le surréalisme et les écrivains maghrébins. Tout de suite, j’ai été subjugué, conquis par le souffle haletant et lyrique, le ton tourmenté mais élégiaque d’une quête poétique de haute tension, quête qui, toujours, aspire à une sérénité profondément mystique et souvent l’atteint. Son lyrisme est empreint d’un surréalisme bien maghrébin, marqué de bout en bout par une imagerie luxuriante tant insolite qu’audacieuse. L’on est, de prime abord, intrigué par la simplicité trompeuse des titres de ses recueils, qui évoquent toujours plus qu’ils n’annoncent, une simplicité qui contraste avec l’hermétisme somptueux—mais ô combien familier-- de sa poésie.

¹ *Te souviens-tu de la tendresse* (Paris: St Germain des Prés, 1983)

Remparts (Alger: ENAL, 1986)

L’Aguellid (Oran: Association Ibdâa, 1988)

Chronique du silence (Alger: Ed. Laphomic, 1986)

Un veilleur en temps de détresse (Oran: Auto-édition, 1992)

Le chant de l’amant oranais (L’Harmattan, Paris, 2000)

Hommage à l’errant (Saratoga Springs-New York: Les Mains Secrètes, 2007)

² *Le royaume des contrées mortes* (Oran: Éditions Dar El Gharb, 2004)

Hormis quelques éléments d'ordre plutôt bibliographique glanés sur Internet, où il y est surtout question de son activité de traducteur de poètes arabes contemporains du Machrek, les données biographiques sur Sehaba sont bien maigres. C'est donc à partir de son oeuvre que je vais essayer d'esquisser son autobiographie poétique, une autobiographie imaginaire, à l'instar de celles des poètes arabes anciens qui n'ont pas de biographie propre et que leurs critiques et lecteurs se figurent à travers leurs textes, ou encore, plus proches de nous dans le temps, à la manière des vidas et razos, ces biographies légendaires des troubadours. Que ceux et celles qui fuient ou se méfient de l'imaginaire soient rassurés, quelques données de base seront fournies en quatrième de page!

Mohamed Sehaba, je me l'imagine casanier, non pour s'isoler du monde mais en faire sa lucarne: "Casanier au regard sulfurique/régnant par l'esprit détissant les mirages d'un siècle de verre" (*Chronique*, 75). Ce casanier paradoxal, donc aux horizons singulièrement larges, est cependant épris des grands voyages dont l'appel semble toujours aussi urgent que lancinant : "Et je meurs de non point partir/Et je meurs de ne point accéder à l'animation de l'ample étrangère » (*Chronique*, 15).

Je me l'imagine dans la solitude de son antre numide lapidant frénétiquement mais méthodiquement les remparts des valeurs dites sûres: pays, nationalité, religion. Autrement dit, toutes les contingences qui meublent une vie dite normale : « les pierres de votre demeure qui vous plie le cou » (*Chronique*, 27).

Je me l'imagine à l'écoute attentive du bruit du monde, son monde, désamarré toutefois du lieu où il habite, étranger à tout pays, à l'idée même d'appartenance : « Car l'éternel m'habite et me nourrit du sahara du veilleur/Et ma gloire est dans ma tentative de dire ce chant/Comme un homme épris du vertige carnassier du siècle./de la tempête des poussières tenant à des câbles hautains » (*Chronique*, 25).

Je me l'imagine dans sa sédentarité précaire, rôdeur infatigable des confins, quêteur quotidien et profane d'un Graal qui donnerait à la poésie non seulement son sens mais sa plénitude. Sehaba dresse un constat amer de cette incomplétude de l'être qui ronge tout poète, car, hélas, il manque toujours quelque chose au vrai poète: «Comme des bras d'eau qui me froteraient le coeur../Comme un homme assis sur la lune/Et à qui je voudrais ressembler» (*Il me manque quelque chose...* », *Remparts*, 28).

Je me l’imagine solidaire des Hommes, ses frères (son nom, phonétisé d’une certaine manière, ne veut-il pas dire en arabe, entre autres significations, compagnon, comme les Compagnons du prophète?). Par le seul pouvoir de son imagination féconde et incandescente il a fait de la glèbe entière son promenoir qu’il arpente avec la vigilance d’un veilleur en détresse. Mohamed Sehaba appartient indubitablement à cette race de rêveurs définitifs dont parle André Breton: “Je veux vieillir en une jeune terre avec la matérialité de mes rêves;/je vénère le vieux regard du rêve, humide et à demi voilé” (*Chronique*, 79). Le poète n’a point besoin de bouger pour sentir en lui, et nous le faire ressentir, l’appel du large et de l’errance: “Toute ma vie tourmentée dans le tissu d’erre, les allées lui mangeant les pieds,/Son honneur claque les dents barrant l’abord et le déferlement. (*Chronique*, 32)

Je me l’imagine, dans le bruit qui l’entoure, chanteur du silence, celui du désert et de l’errance. Le chant de l’errant serait l’épanchement et l’étanchement d’une soif ancienne, diagnostiquée depuis les premiers recueils comme un immense et irrépressible désir de parole: «J’ai mal à la parole,/A mes courses livides » (*«Loin de notre erg... »*, *Remparts*, 25).

Je m’imagine Mohamed Sehaba dans son antre numide au pied du Tessala, parmi les sables et les chotts, chercheur infatigable de brèches, souvent à l’allure de mirages et chimères déroutants, pour une plus grande ouverture sur le monde qui, suite aux cataclysmes salutairement nécessaires et qu’il chronique minutieusement à travers ses divers chants poétiques, enfanterait la renaissance et l’espérance tant attendues. Voici comment Sehaba tisse le souvenir en avenir : « Nous ne mourrons plus à la première strate de l’esprit./Devant la strophe magique du liminaire, nous nous étonnerons avec la grâce de celui qui va en extraire le miel./Et c’est un édile pour lumière qui nous rendra visite dans les pistes des sphex et sur les pentes de l’orgueil » (*L’Aguellid*, 28)

Je me l’imagine, enfin, comme la somme de tous les paradoxes que je viens d’énumérer. Mais imaginer ne rend pas tout à fait compte du jaillissement somptueux qui caractérise singulièrement sa poésie, tant la parole poétique de Sehaba séduit aussi par sa cadence, sa résonance et son timbre envoûtants. En poésie, je suis de ceux qui souscrivent sans réserve au principe selon lequel il faut aimer avant de comprendre : “Nous sommes ceux qui ont toujours mangé à leur faim/mais jamais assez vu à notre faim de voir” (*Hommage*, 40-41).

J'aime donc, dans la poésie de Sehaba, cette mise en parole du silence, cette "oralisation" du silence. Sehaba, veilleur du sahara, est un parolier du silence, du chant du silence, l'aguellid du silence. S'il est, chez lui, un thème majeur et récurrent, c'est bien celui de l'errance, la plus haute expression de la liberté. Célébrer l'errance par ces temps "assassins," comme Sehaba le montre dans ce volume, c'est sa manière à lui de déréaliser le monde. Il s'agit, donc, d'un acte de refus et de contestation, un acte de liberté! Dans une société en pleine mutation, telle la société maghrébine, le poète-errant se voit investi, malgré lui, d'une mission: "Moi, aguellid d'un songe,/saisi d'un haut-le-coeur,/et qui soudain se vêt de sa toge d'Avertisseur," (*Hommage*,13)

J'aime son exaltant souffle poétique qu'il dit "tuberculeux," mais qui requiert pourtant une grande puissance pulmonaire: "Avec la révérence du vivant nous offrirons à son feu et à son glas les pagnes et les haïks de nos amoureuses, les diadèmes et les fibules, le kholkhal légué par l'émir à sa fille foulant le siècle, nous offrirons le chèche de l'orgueil et le cimenterre et la carabine, le sabre et la sabradache de l'officier; nous offrirons le grimoire du soufi et l'encrier du scribe; qu'elle renaisse et nous offrirons les crédences volées, avec leurs souvenirs et leurs mites, nous offrirons nous offrirons! » (*Chronique*, 70).

J'aime le ton serein, voire altier et mystique, de sa quête haletante, époustouflante: "La mer toute numide, en moi, comme une élite de guetteurs, porte ses écoutes sur les étendues des bruitages. La mer douce aux rivages des trêves et de pardon, d'amour, tel un étrange guerrier, me descend de mes portiques» (*L'Aguellid*, 33).

J'aime, chez lui, la démesure de la parole. Celui qui "a mal à la parole", sa poésie est intarissable, sa parole incommensurable: "Depuis longtemps la langue cherche délivrance comme la lance dans la gaine de rêve" (*Chronique*, 69).

J'aime son ambition de poète cosmique. Je compte Sehaba parmi les rares Maghrébins à vouloir embrasser le Monde, à le penser globalement: "Et j'ai su que je portais toute la terre blanche/ [...] Et j'ai su que je devais lui rendre encore grâce,/rétablir sa large face rythmée,/car voilà, par vos souffles,/tant de voix, chacune de Quelqu'un,/et les hommes qui n'en peuvent plus d'avoir un pays" (*Hommage*, 67).

J'aime son souffle apocalyptico-jihaliste, l'idée du "cataclysme nécessaire" qu'évoque le poète arrêté sur les ruines de la perte

irréremédiable, soufflés par les vents du désert: “Veillez, veillez avec moi la fête des chemins: notre table est la terre ronde, notre serveur est le vent./C’est la levée des campements en fête d’exil./Veillez jusqu’à la dernière résonance du poème au Coeur” (*Hommage*, 69).

J’aime comme il aime douloureusement, d’un amour amer mais toujours sans rancune: “Et j’en veux, avec douceur, avec douleur,/à ceux qui ne supportaient mon visage en course ou de revenant,/quand j’allais d’un pas de fou, d’un pas de loup,/de mes mots, volutes d’enfants, volutes de coeur qui fait la roue,/quand j’allais les rues sans renom,/murmurant, des yeux obliques à mes épaules,/ce voyage que je ne pouvais expliquer dans un coin.” (*Hommage*, 68)

J’aime cette formule de son cru, “plagiat de Coeur,” pour parler de ses lectures formatives et affinités électives. L’on pourrait, s’il fallait absolument situer Sehaba dans le panthéon de la poésie, invoquer Claudel, évoquer Whitman (surtout du *Chant de moi-même*), convoquer Char et, bien évidemment, Saint-John Perse, surtout de *Vents* et *Chronique*. Les Persiens ne renieront certes pas ces vers: “Itinérants de poussières fauves, trébuchants trébuchements d’arbres emportés à leur première saison de fruits, pasteurs du soleil solitaire et funambules à l’arc ... » (*Chronique*, 59). Un peu plus loin: «En ce chant, insolence de feuilles animant les branches de ce monde,/ Grand chant, grand vent de soie emportant la cendre et les obscurs fredonnements (*Chronique*, 69).

Il y aurait chez Sehaba :

- Du Khaïr-Eddine sans la virulence
- Du Césaire avec autant de verve et de luxuriance
- Du Whitman au souffle épique mais sans mégalomanie
- Du Claudel sans bondieuserie
- Du Senghor mais sans la préciosité
- Du Perse, certes du vent, mais avec en plus le sable de l’authenticité

J’aime son invention et son opulence verbales, ainsi que l’audace de ses trouvailles langagières:

- les frissons de la colonne verbale, dans les premiers laits d’idiome (*Chronique*, 15)
- ce vin ... aux muscles de seigle (*Chronique*, 43)
- le sud de l’homme (*Chronique*, 49)
- le blond des femmes (*Hommage*, 34)
- les arcades légères de la mer (*Chronique*, 90)
- levant jupes de mer, (*Chronique*, 27)

--les visages frais du réel (*Hommage*, 33)

J'aime quand il donne ravage à la place de rivage (*Chronique*, 21).

J'aime naïvement, métonymiquement, cette lactescence d'éclair : « l'automne pompe le lait rouge des éclairs » (*Chronique*, 52).

J'aime la pudeur de ce vers « Les hommes font, ce soir, à leurs femmes un bruit de vie... » (*Chronique*, 50).

J'aime comment Sehaba, à l'instar du poète arabe de l'époque jhaliste, engage sa parole de détresse et de lamentations, sa chronique du silence, son chant de l'errant, et l'inscrit comme projet moderne de réhabilitation et de renaissance: "Que renaisse l'ardeur! Qu'elle renaisse dans nos songes éveillés, dans la larme et dans la pierre! [...]. / Nous offrirons nos épices pendues derrière le portail; nos boussoles assiégées de caps, nos statues vivantes de romains, de berbères et de métis, nous offrirons nos gravures de prophétie, les herbes de nos calligraphies et nos prénoms inversés et nos noms de silence et notre nationalité de chaînons et notre identité de fuyant. [...]/ Qu'elle nous vienne par ce chant à hauteur de vivant dès la tonte de la première bête au printemps de l'éclat... » (*Chronique*, 70).

Voici donc une voix poétique profondément émouvante et d'une vivacité singulière. Voici un chant rhapsodique du désert et de l'errance, celui du vent, du sable, et surtout du silence. Sehaba connaît, si telle est la fin de tout acte poétique, au sens étymologique du verbe arabe *chaara*, connaître par les sens, le chant du désert et du silence dont la cadence va imprimer à la syntaxe française une rythmique et une lyrique berbéro-arabes.

Voici un poète qui transporte le chant du désert dans la langue française pour une interfécondation possible. Voici un superbe exemple de cette poésie maghrébine qui parle arabe mais s'écrit en français. Une poésie transculturelle, car l'errance, notre héritage le plus original, s'impose à nous, plus que jamais, comme la nouvelle forme de transcendance et d'ouverture, l'unique possibilité d'arrachement aux cloisonnements et aux remparts.

Hédi Abdel-Jaouad